

Ce que la littérature fait à la sociologie. Petite histoire des États de femme

Nathalie Heinich

Numéro 26, 1996

La sociologie saisie par la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002342ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002342ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Heinich, N. (1996). Ce que la littérature fait à la sociologie. Petite histoire des États de femme. *Cahiers de recherche sociologique*, (26), 61–77.
<https://doi.org/10.7202/1002342ar>

Résumé de l'article

En racontant l'histoire de l'écriture d'un livre ayant pour terrain la littérature, cet article tente de mettre en évidence les différentes catégories d'obstacles (non seulement conceptuels mais aussi institutionnels, relationnels et affectifs) qui se dressent au cours de l'élaboration d'un travail de recherche, ainsi que, parallèlement, les moyens qui permettent de les surmonter. Parmi ces moyens le matériau même du livre — à savoir la littérature — a compté parmi les plus puissants, en ouvrant les voies de réflexion, en débloquent les résistances, en éclairant les points aveugles. Il en ressort que, à rencontre d'une conception « académique » de la division des disciplines et des catégories de compétences, la proximité est sans doute beaucoup plus grande qu'on ne croie entre la dimension conceptuelle de la description sociologique de la réalité et la dimension intuitive et affective de sa mise en forme imaginaire par la littérature. Et si le romancier est, souvent, en prise directe avec l'inconscient, il n'est pas incongru de penser que le sociologue peut l'être aussi — ou du moins le devrait.

Ce que la littérature fait à la sociologie. Petite histoire des *États de femme*

Nathalie HEINICH

Tout exercice d'introspection comporte nécessairement un aspect narcissique, qu'on voudra bien accepter ici comme une règle de jeu. Un tel exercice vise, par-delà une expérience personnelle, à mieux comprendre les processus de recherche, processus pour lesquels on aimerait disposer d'un témoignage aussi suggestif que l'a été, pour la création romanesque, le petit livre déjà ancien de Christiane Rochefort, *C'est bizarre l'écriture*. Je voudrais en effet retracer, pour ce numéro des *Cahiers de recherche sociologique* consacré aux liens entre sociologie et littérature, l'histoire d'un livre de sociologie qui a pour objet, ou plus précisément pour terrain de recherche, la littérature.

Intitulé *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*¹, ce livre est avant tout un ouvrage sérieux, c'est-à-dire «académique» (pour employer un anglicisme), utilisant les acquis de l'histoire littéraire, de la sociologie, de l'anthropologie, et même de la psychanalyse, pour expliciter les structures de l'identité féminine dans le monde occidental, telles que les représente, tout en les construisant, la fiction — essentiellement le roman et, accessoirement, le théâtre et le cinéma. Mais il n'en est pas moins aussi le produit d'une histoire personnelle, intimement liée à l'histoire intellectuelle dans laquelle il s'inscrit, autant qu'à l'histoire littéraire dont il s'est constamment nourri. Cette triple intrication du biographique, du conceptuel et du romanesque sera l'objet du présent article. Et c'est elle, donc, qui appelle l'énonciation à la première personne, sans laquelle il me serait impossible de parler, non plus des «états de femme», en tant que structures générales de l'identité telles que les objective le livre — mais des *États de femme*, en tant que livre.

À présent qu'il m'est devenu possible, après plus de quinze ans, de penser à ce livre comme à une histoire terminée (ou du moins

¹ N. Heinich, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, coll. «Les Essais», 1996.

n'attendant plus d'autre clôture que son appropriation par les lecteurs, ce qui n'est pas rien), il m'apparaît comme le produit d'un processus d'enrichissement réciproque de la sociologie et de la littérature, d'un éclairage à double sens. D'un côté, en effet, il y a l'objectivation sociologique ou anthropologique, armée d'un corpus volumineux (environ 250 œuvres citées, sans compter celles qui n'ont pas été intégrées au corpus parce que non pertinentes ou redondantes) et d'une batterie de concepts suffisamment lourde pour assurer la défense contre les possibles entreprises de démolition des pairs (toujours s'attendre au pire) et, surtout, pour se sentir autorisée à avancer; cette objectivation, en dégageant les grandes constantes de ce corpus et en mettant en évidence leur articulation et leur logique, révèle non pas la «clé» des œuvres littéraires mais une structuration interne, à la fois patente et non explicitée, évidente et enfouie — une sorte d'«image dans le tapis», pour reprendre l'allusion littéraire déjà présente dans l'introduction du livre. Elle devrait permettre de «lire» désormais, dans maintes œuvres de fiction, le jeu des états de femme, comme le chimiste apprend à lire dans la matière les structures moléculaires, ou comme l'anthropologue apprend à lire dans les récits des indigènes les règles de parenté — et ce bien que ni les romanciers, ni le vivant, ni les indigènes n'aient eu à «suivre des règles» pour s'orienter dans l'espace des possibles romanesques, biologiques ou matrimoniaux.

D'un côté donc, il y a cet éclairage particulier que le travail du sociologue apporte au patrimoine romanesque. Mais de l'autre, il y a ce que la fiction littéraire a apporté à l'entreprise sociologique, ce en quoi elle l'a non seulement nourrie mais, souterrainement, guidée, catalysée et, pourquoi pas, inspirée: non seulement en tant que terrain ou objet, mais aussi en tant que moteur et source d'énergie — si l'on veut bien m'autoriser, là encore, cet autre recours à un procédé du littéraire qu'est la métaphore. C'est sur quoi je vais essayer de m'expliquer, par la voie la plus simple possible, qui est celle de la narration, dans l'ordre où tout cela est arrivé. Sans préméditation.

Les «monstresses»

Il y eut pour commencer, en 1979, un mauvais article, proposé dans le cadre d'un numéro spécial des *Cahiers du cinéma* (j'étais, à l'époque, pigiste un peu paumée dans cette revue prestigieuse) consacré aux «monstresses». Parmi les stars et les femmes fatales, parmi ces créatures du fantasme masculin que sont les «vampiresses», ogresses et autres vagins dentés, j'avais glissé, avec le *Rebecca* d'Hitchcock, la femme absente, celle qui terrifie d'autant plus qu'elle n'est pas là: les plus terribles monstresses, en vérité, ne sont pas celles qu'on voit. Ainsi,

paradoxalement, «ma» monstresse était la seule, dans ce numéro, à ne pas apparaître en photo.

Je n'en avais moi-même compris guère plus que cela, comme une intuition forte, évidente, et je ne savais ni d'où elle provenait ni où elle pouvait mener. Mais il était clair qu'aucune femme, si effrayante fût-elle, ne pouvait atteindre en horreur cette sublime première épouse, tragiquement disparue, du veuf riche et séduisant ayant épousé, contre toute attente, la jeune orpheline sans grâce ni fortune; clair aussi qu'il ne fallait pas moins qu'une longue intrigue, splendide dans sa mise en place puis tortueuse et quelque peu décevante dans son dénouement, pour permettre à la jeune épouse de se débarrasser du terrifiant fantôme de la première — ce fantasme typiquement féminin, lui, comme je ne le savais pas encore mais, sans doute, le pressentais, sans bien savoir pourquoi.

Rebecca

L'autre épisode a lieu trois ans plus tard, en 1982, alors que je décide de me replonger dans le roman de Daphné Du Maurier, lointain souvenir d'adolescence. Compte tenu d'un emploi du temps très chargé, je l'avais gardé à lire pour l'été. C'est une excitation très spéciale qui m'avait prise à cette lecture, menée d'un trait, scandée seulement par les coups de crayon dont je marquais en marge les passages — parfois une simple phrase, parfois un paragraphe entier — qui, par une intuition que ne structurait encore aucune théorie, me paraissaient significatifs. Mais significatifs de quoi? Le roman portait en lui, manifestement, sa logique, sa raison, sa nécessité intérieure, que je pressentais fortement, comme un secret si lourd, si étouffant que les mots n'y ont pas prise: seuls les corps peuvent y réagir. Tel le secret qui, dans *Rebecca*, affleure lentement au fil de la narration en même temps qu'affleure le bateau de Rebecca contenant son squelette, à partir de quoi se retournera la vérité — tel le secret du roman a dû finir par m'apparaître, porté par l'accumulation des indices marqués, à l'aveugle, du bout de mon crayon.

Je ne revois plus ce moment. Je ne sais plus quand l'idée a émergé — sans doute parce que, alors, je n'ai pas osé y croire, tant elle a dû me sembler énorme, hors de ma portée. C'était trop gros pour être vrai. Et d'ailleurs, devais-je confusément penser, si personne ne l'a dit, ne l'a vu avant moi, c'est donc forcément que c'est faux, ou bien tellement évident que tout le monde le sait; ce raisonnement pas même conscient, il m'a fallu des années, bien après cette découverte, pour comprendre que je l'appliquais spontanément à toutes les idées un peu neuves que pouvait m'apporter mon métier de sociologue; et que je devais

apprendre à me faire à moi-même suffisamment confiance — en l'absence de la confiance que j'espérais d'autrui — pour aller au bout de ces idées-là et les faire exister.

Il a donc dû y avoir un moment, dans ma lecture du roman, où tout est devenu clair: la seconde épouse, c'est la fille; la première, c'est la mère; et le mari, c'est le père. Et ce dont la jeune femme fait l'expérience dans ce mariage avec un veuf, c'est la rivalité avec la femme qui la précède dans le cœur de l'homme. Mère, père, fille; père, mère, fils: c'est exactement la structure d'Œdipe, mais vue du côté féminin. Il y a bien un complexe d'Œdipe féminin, exprimé non dans la mythologie antique mais dans le roman moderne.

À preuve: d'autres romans, d'autres films racontent une histoire analogue. Je repense à *Jane Eyre*, que j'avais dévoré à douze ans avec la même passion, la même prescience tremblante d'une vérité à la fois dite et cachée. Je le relis: oui, c'est bien une histoire analogue, celle de cette jeune fille qui découvre, sur le point d'épouser un homme mûr, qu'il y a déjà dans la vie de celui-ci une première épouse, l'empêchant d'accéder à son destin de femme. Les hasards alors se bousculent, qui mettent sur ma route des romans, des nouvelles, des films: *Les deux visages* d'Henry James, variation sur ce thème central de *Rebecca* qu'est le vêtement, instrument de la défaite de la seconde face à la première; et *Le secret derrière la porte* de Fritz Lang, *Fedora* de Billy Wilder... C'est bien toujours de la même chose qu'il est question.

Que faire de cette découverte? J'écris, bien sûr: un texte (je n'ose l'appeler un article, car je n'envisage même pas de le publier), que je fais lire à quelques proches. Alors? Alors rien: je ne me sens pas la force, pas autorisée à faire quelque chose de ma découverte. Je l'enfouis dans un tiroir.

Je comprends mieux aujourd'hui quels étaient les obstacles qui m'ont fait garder pendant des années ce secret, dont j'aurais tant voulu me débarrasser en le faisant circuler, mais que je me sentais condamnée à conserver pour moi seule, faute de savoir par quel canal l'exprimer. C'est que, d'abord, je n'étais pas psychanalyste. Certes, j'avais entrepris récemment une cure analytique — et sans doute est-ce, obscurément, la raison pour laquelle j'avais éprouvé le besoin de relire ce roman —, mais cela ne me donnait, à l'évidence, aucune autorité en matière théorique. J'aurais voulu consulter quelque spécialiste, pour savoir si mon interprétation du roman avait une validité objective, ou si je délirais: soit, encore une fois, que cette vérité, tout le monde la sache déjà, auquel cas j'aurais passé pour naïve; soit qu'il ne s'agisse que d'une erreur, d'une illusion, et j'aurais passé pour sottise; avec, dans l'un et l'autre cas, le risque de paraître prétentieuse, à quoi l'on

s'expose forcément, dans notre monde intellectuel si lourdement hiérarchisé, dès lors qu'on s'essaie à penser par soi-même sans en avoir le statut — donc le droit.

Mon analyste ne pouvait m'être d'aucun secours: tout ce que j'en avais obtenu en parlant de *Rebecca*, c'était l'habituel «mmhh... mmhh...», encourageant certes, mais qui ne pouvait me renvoyer qu'à l'espace intérieur de l'analyse et non à celui, extérieur, de la théorie, lequel m'aurait permis de faire accéder cette intuition personnelle au rang de vérité valable pour d'autres. N'osant m'adresser à des autorités que je ne connaissais pas, parce qu'elles me paraissaient trop intimidantes (et peut-être aussi, obscurément, parce que je craignais — au cas où j'aurais eu, malgré tout, raison — de me faire voler mon idée par un plus grand que moi), je tentai une mise en lecture auprès d'un ami d'ami, jeune psychanalyste lacanien. La lettre que je reçus en réponse me mit en colère: c'était une paraphrase traduite en des termes obscurs, qui n'étaient pas les miens (il n'y était plus question de rivalité mère-fille autour de l'amour du père et de l'impossibilité d'exister dans l'ombre d'une première, mais, bien sûr, de phallus, de grand autre et d'objet petit *a*) et qui surtout me paraissaient témoigner d'une totale incompréhension de mon propos. Certes, celui-ci n'était peut-être pas suffisamment martelé dans la conclusion de mon texte (manque d'assurance oblige), mais le terme «complexe d'Œdipe féminin» y figurait quand même en toutes lettres. Or la lecture qui m'était renvoyée tendait, insidieusement, à recentrer toute la problématique autour de l'homme, comme si c'était lui le sujet du drame alors qu'il n'en était, à l'évidence, que l'instrument. Ésotérisme contre exotérisme, langue de bois contre langage ordinaire, androcentrisme contre problématique féminine: j'éprouvai là pour la première fois une forme du malaise, pour ne pas dire du sentiment de violence, auquel je n'allais ensuite cesser de me heurter durant le cours de mon analyse, à mesure que, trouvant peu à peu mes propres mots dans l'exploration de mon histoire, j'allais subir — et pour finir rejeter — l'étrangeté de ce langage tout fait que la théorie analytique me renvoyait par toutes les voix autorisées: langage si loin de moi, opaque aux questions qui m'étaient propres, m'interdisant même de les élaborer.

Alors, plutôt que de n'être plus chez moi dans mes propres mots dès lors que je les soumettais à l'approbation d'autrui, sans doute préférerais-je me taire. Ce fut là le premier obstacle, issu de mon rapport à la psychanalyse.

Le complexe de la seconde

Le deuxième obstacle tenait à mon métier: étant sociologue, ce texte n'entraînait guère dans mon domaine de compétence professionnelle. C'est toutefois de ce côté-là que viendra, quelques années plus tard, une possibilité de déblocage, avec la découverte d'une problématique à la fois accessible à la conceptualisation sociologique, et très présente dans le roman en question.

Cette problématique, c'est celle de l'identité — et plus précisément du sentiment d'identité et de la crise identitaire — telle que je l'avais découverte en 1985 grâce à Michael Pollak, sept ans avant qu'il soit tué par le sida, et son travail sur les crises d'identité en situation extrême à travers les récits de rescapées d'Auschwitz. Ayant eu la chance de collaborer à sa recherche, je découvris là un univers à la fois théorique et empirique, qui permettait de repérer des constantes dans des expériences apparemment sans rapport: par exemple, entre les problèmes d'incohérence de soi engendrés par la déportation, le roman de Daphné Du Maurier et, pourquoi pas, ma propre histoire.

Sans doute le lien entre ces trois ordres de réalités paraît-il excessif, artificiel; et peut-être ne fut-il, après tout, qu'un prétexte, le déclencheur dont j'avais besoin pour m'autoriser à faire exister théoriquement — c'est-à-dire hors de moi, dans la possibilité d'un lien enfin noué avec autrui autour d'un discours susceptible d'être entendu — une expérience à laquelle je n'avais pas su encore appliquer d'autres mots que ceux des romanciers, d'autres voix que celles de la fiction. Mais c'est ainsi qu'aujourd'hui je parviens à trouver une cohérence dans la façon dont tous ces fils entremêlés — la psychanalyse, la sociologie, la littérature, ou encore l'expérience personnelle, le concept, la culture — ont fini par former une seule et même pelote, peu à peu ordonnée en un discours enfin transmissible — c'est-à-dire un livre.

Il m'apparut en effet, à la lumière de ce nouvel éclairage fourni par la problématique de l'identité, que le schéma de type œdipien mis en scène par *Rebecca* n'était pas, loin de là, la seule raison de la force du roman. Si celui-ci était aussi prenant, aussi cohérent, aussi fascinant même, c'était également par la façon dont était décrite la crise à laquelle était confrontée en silence la narratrice: crise qui n'était autre qu'une crise d'identité, l'impossibilité d'accéder à la place qui aurait dû être la sienne — la place de l'épouse légitime — la plongeant dans une errance intérieure, faite d'incertitude, de dévalorisation, de dépression, d'obsessions, de projections fantasmatiques, de fascination, de confusion avec l'autre abhorrée, de possession et, finalement, de basculement dans une quasi-folie, suspendue au bord du suicide, dont l'héroïne sera sauvée *in extremis* par l'intervention — *deus ex machina*

— de la romancière. À l'évidence, la prégnance de ce problème d'identité, si véridique dans le roman, se rattache étroitement à l'expérience de la rivalité féminine, ancrée dans l'histoire enfantine et réactivée par le mariage: il existe bien un lien structurel entre féminité et identité, que met à l'épreuve le moment du mariage (et plus tard, la relecture des travaux de Jeanne Favret-Saada me permettra de réinscrire cette question dans le problème plus général que pose toute situation d'occupation d'une place unique lorsqu'elle est déjà celle d'un proche). Le sujet du roman n'était rien d'autre que cela.

Il me fallut donc quelques années pour me décider à reprendre le texte de 1982, en y incorporant cette question de l'identité, qui permettait à la fois de coller au plus près de ce que le roman mettait en scène et de connecter le tout à une possible perspective sociologique (ou, du moins, anthropologique, si ce déplacement disciplinaire était le prix à payer pour faire une place à la question de l'identité à l'intérieur des sciences sociales). Là encore j'attendis l'été, comme si ce travail demeurerait malgré tout trop marginal par rapport à l'activité professionnelle pour que j'accepte d'y travailler à plein. C'était en 1989, sept ans donc après le premier texte sur le roman, dix ans après le court article sur le film. Je commençai à fantasmer ce que j'écrivais comme un véritable article, publiable — pourquoi pas? — dans une revue de sociologie: rêve illusoire certes, mais qui autorisait l'écriture.

C'est là que je fis l'épreuve d'une autre sorte d'obstacle: non plus celui, conscient, des barrières disciplinaires, qui interdisent l'entrée dans le discours psychanalytique à des non-spécialistes et jettent le discrédit sur les sociologues qui se risqueraient du côté de cette discipline suspecte, sinon franchement ennemie; mais l'obstacle inconscient qu'on nomme, en psychanalyse, résistance, et que le corps se charge, s'il le faut, d'opposer aux investigations imprudentes. Car comment interpréter autrement cette fièvre d'écriture qui me prit, ce jour de fin juillet, tandis que je martelais le clavier de mon nouvel ordinateur afin de donner corps à ce texte? Cette fièvre, je la mis d'abord sur le compte de l'excitation intense que procure l'écriture, quand on sent la vérité — il n'y a pas alors d'autre mot, même s'il est illusoire — s'écrire d'elle-même sous ses doigts, sans effort, plus vite parfois que les doigts eux-mêmes ne peuvent suivre, comme une révélation qui s'inscrit sous les yeux, sur l'écran de l'ordinateur portatif. Emportée par l'écriture, baignant dans la chaleur, j'exultais, enfiévrée — jusqu'à ce que 40°C de vraie fièvre attestée par le thermomètre et une série d'évanouissements me conduisent à l'hôpital, où je n'acceptai d'entrer qu'à condition d'avoir une chambre seule et mon ordinateur avec moi, pour pouvoir continuer à écrire. J'en sortis trois jours après, amaigrie mais mystérieusement guérie, sans que les médecins aient pu détecter de quel virus j'avais été la victime.

Quelques jours après ma sortie d'hôpital, le travail était fait: plusieurs dizaines de pages, guère différentes de ce qui est devenu, aujourd'hui, la troisième partie des *États de femme*, intitulée «Le complexe de la seconde». Il ne me restait qu'à compléter les notes de bas de pages. Et c'est là qu'un soir la fausse manœuvre vint accomplir, fatalement, ce que la fièvre n'avait pas réussi à faire: j'appuyai sur «effacer» au lieu de «sauver».

Je n'avais pas de copie: novice dans le traitement de texte, trop confiante dans le miracle informatique, je n'avais pas encore appris à dupliquer systématiquement chaque fichier. Et je n'avais, bien sûr, aucun brouillon, si ce n'est les pages chiffonnées, périmées, de 1982. L'acte manqué avait royalement réussi. Le texte existait quelque part, dans le corps de mon ordinateur, de même que cette vérité existait quelque part dans ma tête — mais personne n'y avait accès. Je ne pouvais guère qu'en parler, comme d'une vérité perdue dont il ne subsistait que des bribes: il fallait me croire sur parole. Aucun écrit n'était plus là pour lui donner corps. Au lieu de s'imprimer comme il aurait dû, passant de l'immatérialité de l'écran à la matérialité du papier, le texte s'était désintégré, quelque part en petits signes égarés en désordre dans une boîte impossible à forcer. Et je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, ou plutôt à celle qui en moi ne *voulait pas* que tout cela soit dit, que tout cela soit mis au jour, que tout cela existe, publiquement, publié; et qui avait appuyé sur mon doigt pour qu'il appuie sur la mauvaise touche, celle qui détruit tout avant que quoi que ce soit ait une chance d'exister...

J'aurais préféré l'hôpital.

Sans doute l'inconscient de Daphné Du Maurier avait-il dû prendre le dessus pour lui dicter ce roman. Sans doute mon inconscient, après m'avoir aiguillé sur sa trace, avait repris le dessus pour m'interdire de prendre le contrôle de ce que j'y avais découvert. Je ne serais pas étonnée d'apprendre que Daphné Du Maurier avait égaré, jeté ou brûlé par mégarde un premier jet de son manuscrit, pour le reconstituer ensuite...

... Comme je le fis moi-même avec ce texte six mois après, le temps d'en récupérer quelques bribes par un sauvetage informatique, et de reprendre courage. Inutile de dire que j'en fis au moins quatre disquettes, archivées en différents lieux (toujours penser aux incendies), et une sortie sur papier pour pouvoir le faire lire autour de moi.

Mais le faire lire à qui? Je me heurtai alors à un nouvel obstacle: ayant réussi à lui donner, par la problématique de l'identité, une forme disciplinaire permettant d'associer littérature, psychanalyse et

sociologie; ayant réussi à sortir de moi ce qui depuis dix ans y bouillonnait sans trouver le chemin vers de vrais interlocuteurs, de vrais lecteurs, je me voyais à présent encombrée d'un texte sans statut, trop gros pour être un article (et quelle improbable revue en voudrait?) et trop marginal dans mon domaine de spécialisation pour faire un objet de recherche crédible. Certes, les quelques lectures faites par des amies m'encourageaient: je découvrais que *Rebecca* les avait toutes marquées, et que mon propre commentaire, non content de susciter leur approbation, semblait réveiller en elles des émotions.

Mais qu'en faire?

Les États de femme

La réponse vint d'une amie anthropologue à qui j'avais fait lire le texte: il fallait en faire un livre, déclara-t-elle sans hésitation. Mais c'était moi qui hésitais: un livre, à partir d'un seul roman? Et un livre de quoi? Psychanalyse, sociologie, histoire littéraire?

Là encore le déblocage vint de la littérature elle-même, par l'intervention d'un tiers, en la personne de cette amie. Elle n'avait, ajouta-t-elle au cours de cette conversation au téléphone, qu'un regret, qu'une réserve à faire sur ce texte: c'est que n'y soit pas davantage travaillé le personnage de la gouvernante, cette Mrs. Danvers mystérieuse et inquiétante, si passionnément attachée au souvenir de Rebecca. «Je ne sais pas pourquoi, dit-elle, cela me fait penser au *Tour d'écrou* de James: tu devrais le relire.»

Son intuition s'avéra décisive: comme si cela avait été, justement, le «tour d'écrou» qui restait à donner pour ouvrir complètement la boîte noire. Dans la matinée qui suivit ce coup de téléphone se révéla soudain ce qui manquait à mon analyse. J'avais bien vu la relation entre une «première» et une «seconde», dans laquelle la succession temporelle de l'une à l'autre est vécue comme infériorité hiérarchique dans l'ordre de la légitimité, jusqu'à la destruction identitaire de la seconde incapable de surmonter l'épreuve du mariage en occupant symboliquement sa place matérielle et légitime. Mais je n'avais pas vu que «première» et «seconde» ne sont pas les seules positions possibles, et qu'elles ne peuvent se comprendre que par rapport à l'espace formé par l'ensemble de toutes les positions, espace dans lequel figure aussi cette tierce position qu'incarnent par excellence les gouvernantes, dont Henry James a donné une si forte incarnation romanesque avec *Le tour d'écrou*.

Sa relecture me fournit immédiatement la clé de mon modèle: si la différence entre «première» et «seconde» tient au degré de légitimité du lien sexué entretenu avec l'époux dont, grâce au mariage, elles tirent leur subsistance, la différence entre elles et celle que j'appellerai désormais la «tierce» tient au fait que celle-ci n'a pas de lien sexué avec les hommes, et plus précisément que sa subsistance économique ne dépend pas de sa disponibilité sexuelle. Cette situation est également celle des «filles», mais à titre seulement transitoire, en attendant qu'elles entrent à leur tour dans le monde des «états de femme» (c'est sous ce terme que désormais le modèle s'imposera à moi): soit par l'épreuve majeure qu'est le mariage, pour les premières et les secondes épouses; soit par le renoncement au mariage, pour les tierces; soit par le basculement dans le monde sexué hors du lien matrimonial, comme pour toutes les catégories de «secondes», sexuées mais illégitimes — de la fille perdue à la courtisane et à la concubine.

Il est clair dès lors que la seconde épouse, dont *Rebecca* est le roman par excellence, est le pivot du modèle, puisque avec elle s'opère le basculement entre l'illégitimité absolue des «secondes» et la légitimité tout aussi absolue des «premières»: illégitimes à leurs propres yeux, légitimes au regard de la loi, les secondes épouses de roman articulent le passage entre, d'une part, la dimension anthropologique d'un modèle organisé selon la légitimité du lien entre vie sexuelle et subsistance économique, et, d'autre part, la dimension psychanalytique de l'«Œdipe féminin», autrement dit le «complexe de la seconde», en lequel se nouent à la fois la sensibilité des femmes à la rivalité et leur vulnérabilité face à la menace identitaire.

Bien plus que je ne l'avais deviné à l'époque où je ne travaillais encore que sur «Le complexe de la seconde», *Jane Eyre* se révéla, à l'égal de *Rebecca*, un roman paradigmatique de ce modèle: fille, puis tierce, accédant presque à l'état de première épouse, échappant de peu au statut de maîtresse, elle devient finalement la seconde épouse d'un homme déchu — ce à quoi, semble conclure ce roman de formation, doivent se résigner d'emblée les jeunes filles mal dotées. Aussi, lorsqu'il me faudra plus tard rédiger une introduction destinée à clarifier le projet aux yeux du lecteur, c'est l'ouverture sur ce roman qui s'imposera comme la voie la plus sûre: «Commençons par un exemple...»

Le modèle s'étant ainsi mis en place, grâce à Daphné Du Maurier, Henry James et Charlotte Brontë, il ne restait qu'à le confronter à l'épreuve de l'empirie, c'est-à-dire de la littérature. Vint alors la phase, boulimique, où je me mis à lire ou à relire les romans qui me tombaient sous la main. Les nouvelles, les pièces de théâtre et les films y passaient aussi à l'occasion, parce que ce qui importait n'était pas la littérature,

en tant que modalité de l'expression artistique, mais la fiction, en tant que modalité de l'imaginaire. Mes lectures s'orientaient au gré, parfois, du hasard; mais au gré, surtout, de ce critère central qu'est la priorité donnée aux gros tirages — quelle que soit la valeur littéraire — parce qu'ils suggèrent la force de la portée affective du roman (d'où l'abondance des références à Georges Ohnet, auteur des plus grands best-sellers du XIXe siècle); et au gré, enfin, de mes souvenirs littéraires: je pouvais dès lors relire Balzac, Stendhal, Flaubert, Tolstoï, Thomas Hardy, Mary Webb, Elizabeth Goudge, Colette ou même Marguerite Duras, avec des yeux neufs. Parfois aussi c'était l'intuition que tel roman, ne serait-ce que par son titre, devait avoir à faire avec les états de femme: et j'avalai avec passion des auteurs qui sinon me seraient souvent tombés des mains, les Jules Claretie, les Zénaïde Fleuriot, les Victor Marguerite, les Henry Bordeaux, les Marcel Prévost, et même les Delly et les Paul-Loup Sulitzer. Enfin, lorsqu'une figure paraissait insuffisamment illustrée par les romans que j'avais lus, ou lorsqu'il fallait s'assurer que son absence tenait bien au modèle lui-même et non à l'insuffisance de la documentation, j'interrogeais mes proches: Connaissez-vous des romans ayant pour héroïne une enseignante de l'école publique? Connaissez-vous dans les personnages littéraires d'avant la Première Guerre mondiale des femmes écrivains heureuses en amour? Connaissez-vous, avant l'entre-deux-guerres, des personnages de femmes indépendantes ayant une vie sexuelle et une vie sociale, et qui ne soient pas des veuves?...

Très vite, j'arrivai à saturation de mon modèle: chacun des états qui le composent — filles, premières et secondes épouses, secondes, tierces et, finalement, femmes non liées — s'était subdivisé en un petit nombre de sous-catégories, dans lesquelles entraient tous les personnages féminins que je rencontrais. Restaient quelques «états de crise» qui, à la limite du modèle, ne faisaient que le confirmer, puisqu'ils mettaient en scène la situation critique dans laquelle se trouvaient des personnages (la sorcière, le rescapé des camps, les orientales condamnées au harem) expérimentant soit l'invivable cumul d'états normalement incompatibles, soit la sortie hors de ce modèle, avec la «garçonne», ouvrant le passage à la femme libre, la non-liée. Et c'est une expérience extraordinairement exaltante que de voir un modèle, peu à peu, se saturer: chaque nouveau cas entre dans le petit nombre de cases constituées par l'accumulation des précédents (le modèle est fermé), et leur combinaison résulte du croisement logique de quelques critères simples (le modèle est une structure d'engendrement). Je redécouvrais toute seule, empiriquement, rien moins que le structuralisme...

La méthode était toujours la même: marquer au fil de la lecture les passages apparaissant comme significatifs de tel «état», ou de telle façon de le vivre, puis les mettre bout à bout en les articulant avec le résumé

de l'intrigue. Ainsi s'éclairaient des textes familiers, et les raisons de la fascination qu'ils exercent — de *Claudine à l'école* à *La petite sirène*, ou même à l'«air des bidoux» du Faust de Gounod, que chantait la Castafiore dans un célèbre album de Tintin, dont je n'avais jamais, auparavant, saisi le sens, ni même supposé qu'il y en eût un. Et tout cela se fit, faut-il le préciser, dans le mouvement même de l'écriture: il n'y eut jamais un «avant» de la conceptualisation, suivi d'un «après» de la mise en forme, mais, toujours, une découverte des significations qui se faisait en même temps que l'entrée des documents dans les fichiers, leur classement, la rédaction des commentaires et des transitions. Lorsque l'objet est en place, lorsque la problématique tombe juste comme un vêtement bien coupé, alors l'écriture se vit comme étant bien plus que le style: la pensée qui travaille, le sens qui s'élabore, sous les doigts, sous les yeux... Moment de grâce, où il n'y a même plus à choisir les mots.

L'épreuve de la publication

Restait, une fois le manuscrit terminé, un ultime obstacle: celui de la publication. Ces centaines de pages étaient-elles publiables, susceptibles de devenir le livre auquel elles étaient destinées? Les rituelles lectures de contrôle, que je demandai à un petit nombre de lecteurs et surtout lectrices, proches ou compétents et compétentes dans les différentes disciplines concernées, me rassurèrent sur l'intelligibilité de mon travail, voire sa capacité à enthousiasmer.

Beaucoup moins rassurantes par contre furent les réactions des éditeurs: le premier, à qui ce livre m'avait pourtant paru tout naturellement destiné, refusa net le manuscrit, dont il ne comprenait pas le projet.

À nouveau c'était, avec l'été, un obstacle extérieur qui se dressait sans que je l'aie vu venir: non plus, comme cinq ans auparavant, entre les caractères immatériels de l'écran informatique et la sortie sur papier, mais entre le texte imprimé et son devenir-livre, sans lequel il ne pourrait vivre sa vraie vie. Je m'adressai à un deuxième éditeur, qui me paraissait apte à reconnaître la créature, à lui donner une identité: sa réponse, ambiguë, indiqua que l'objet ne s'était laissé qu'à moitié saisir. Là encore quelque chose peinait à se frayer un chemin vers autrui, à trouver la sortie, coincé entre ombre et lumière, entre non et oui, entre moi et vous. Entre deux: ni oui ni non. Dans les limbes, où vont les âmes des enfants morts-nés.

Comme un enfant, un livre n'existe pas vraiment tant qu'il n'est pas détaché du corps de son auteur, tant qu'il ne peut circuler indépen-

damment de celui-ci J'allais expérimenter durant toute une année le cauchemar des femmes enceintes qui rêvent, suffoquées, que le bébé reste enfermé en elles. Et c'est le corps à nouveau qui proteste, par un état de fatigue inexplicable, à propos duquel mon médecin, après les analyses appropriées, diagnostique une réaction à un choc affectif. N'ayant rien à signaler dans une vie sentimentale au beau fixe, il me faut en conclure que c'est ma vie éditoriale qui en a pris un coup. Et décider moi-même le traitement.

Plutôt que de m'acharner en tentant l'essai auprès d'un troisième éditeur, mieux valait faire l'hypothèse d'un problème de construction. En effet, le plan initialement adopté suivait l'ordre de la découverte: tout d'abord le complexe de la seconde, avec *Rebecca*; puis les tierces, les premières, les filles, les secondes, se bouclant par un retour à la seconde épouse, avec *Jane Eyre*; enfin les crises, et la non-liée. Or si ce plan semblait ne poser aucune difficulté aux femmes, plongées d'emblée au cœur de ce nœud familial qui contenait l'ensemble du modèle, lequel pouvait se déplier ensuite en chacun de ses états, par contre il était apparemment opaque pour les hommes! Je proposai donc une nouvelle construction, suivant un ordre logique, c'est-à-dire chronologique et hiérarchique: filles, premières, complexe de la seconde, secondes, tierces... Il fallut récrire le tout, une deuxième fois... Puis une troisième, l'éditeur demandant d'alléger le texte des deux cinquièmes. Exécution...

L'attente prit fin en juillet 1995: après quinze ans de gestation, le livre fut promis, par contrat, à la vie...

S'en remettre à la littérature

Si j'ai pris le risque de raconter tous les épisodes, y compris les plus personnels, de ce feuilleton, ce n'est pas seulement parce que, avec ses suspens et ses rebondissements, il en est devenu presque romanesque. C'est aussi parce que cette histoire particulière me semble illustrer un processus assez général d'élaboration sociologique, fait à la fois d'élan et d'obstacles, de découvertes et de blocages — indissociablement.

Les obstacles ici furent multiples: poids de la *doxa* psychanalytique, marginalité de l'objet eu égard à ma discipline d'appartenance, résistances intérieures (de la maladie à la fausse manœuvre), difficulté à inscrire cette recherche dans des cadres standards, problèmes d'intelligibilité par différents lecteurs. Les plus extérieurs de ces obstacles peuvent s'interpréter comme des freins à l'innovation aussi bien que comme des contrôles collectifs de la pertinence d'un travail scientifique; et les plus intérieurs, aussi bien comme des résistances de

l'inconscient que comme des mesures de prudence face aux risques intellectuels et professionnels. Mais qu'on les vive comme des contrôles nécessaires ou comme des interdits à surmonter, reste que c'est la littérature qui, dans cette mise au jour des structures romanesques de l'identité féminine, a toujours fourni la levée du verrou, l'instrument de déblocage, l'élan nécessaire à l'écriture.

Elle ne fut pas seulement un terrain ou un objet de recherche: elle fut, plus profondément, un moteur du travail, une ressource dynamique, un ressort énergétique, voire un appui affectif, le soutien de confiance qui faisait trop souvent défaut chez autrui. Faire confiance, d'abord, à *Rebecca*, c'était plonger au cœur de la crise d'identité qui menace toute épouse, amenée par le mariage à prendre la place de la première qu'incarna initialement sa mère, et à revivre ainsi l'impossible rivalité qui habite obligatoirement la relation triangulaire père-mère-fille. Me laisser guider, ensuite, par *Le tour d'écrou*, c'était comprendre ce à quoi le mariage, fût-il psychiquement catastrophique, permet d'échapper, c'est-à-dire au monde sexué des tierces condamnées au célibat. Cette fuite, pourrait-on dire, tend à être compensée par le surinvestissement dans les enfants mis à la place de l'homme interdit, lorsqu'elle ne s'incarne pas dans l'état de fantôme — lequel est, littéralement, la manifestation de cette fuite. M'en remettre alors à *Jane Eyre*, c'était voir se profiler le modèle général des états de femme, à travers les avatars de cette orpheline qui, sortant de l'état de fille, croit échapper à celui de tierce pour accéder à celui de première, mais se retrouve seconde épouse après avoir évité de peu la mort physique, et la chute dans cette mort sociale qu'est l'état de seconde dévolu à la concubine.

Il restait encore à découvrir, grâce à Jane Austen — notamment dans *Raison et sentiments* —, ce qui fait le caractère crucial du bon choix d'objet pour les jeunes filles face à l'implacable concurrence sur le marché matrimonial. Il restait à compatir aux malheurs des héroïnes de Georges Ohnet, à la fois objets et sujets de la rivalité féminine, avec son cortège de mauvais choix d'objet, de haines mortelles et de conversions improbables. Il restait à comprendre le drame de *Tess d'Urberville*, victime d'un accident dans la trajectoire permettant d'accomplir le cycle normal des états de femme, accident qui non seulement détruit ses chances de mariage, mais brouille son identité et, finalement, la projette hors du monde habitable. Il restait à revivre *Le ravisement de Lol V. Stein*, confrontée à cette épreuve majeure qu'est le rapt de son fiancé par une femme qui pourrait être sa mère, en une forme anticipée, avant même le mariage, du complexe de la seconde. Il restait à observer comment se déploie sous la plume de Balzac, dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, l'ambivalence inhérente à la situation de la première, et le clivage entre identité personnelle et identité

familiale qui mine l'intériorité de toute femme mariée, au-delà de la rivalité à laquelle n'échappent pas même les plus proches amies. Il restait, redevenant *L'invitée*, à voir s'expliciter la menace qui hante toute place de première, dont la souveraineté peut à tout instant s'effriter face au regard de l'homme posé sur une seconde. Il restait à se retrouver dans *Back Street*, ce roman paradigmatique des secondes condamnées à l'illégitimité, donc à l'invisibilité, cette misère extrême qui ne peut aboutir, nécessairement, qu'à la solitude, à la faim, puis à la mort. Il restait à vibrer aux apparitions du fantomatique *Sir Edmund Orme*, inquiétante figure de la manipulation des filles par leur mère dès lors que celle-ci, basculée en tierce par l'effet du veuvage, a décidé de faire de tout projet de mariage son affaire, et de tout fiancé potentiel sa créature. Il restait à compatir aux malheurs de la stigmatisée de *Sarn*, forcée de subir cet état de crise qu'est l'assimilation à tous les états de femme, par quoi se reconnaît l'état de sorcière. Il restait à accompagner *La vagabonde* dans ses errances hors des états de femme, en cet état moderne de femme non liée qui, une fois dissociés la disponibilité sexuelle et le statut économique, associe tragiquement indépendance et renoncement à l'amour... Ce furent là autant d'étapes — parmi d'autres — d'une remise de soi à la littérature, sans laquelle ce livre n'aurait pu s'écrire ni même se penser.

Certes, il a fallu aussi construire les différentes armatures théoriques du modèle: vérifier la cohérence et le caractère systématique des critères, travailler les théories psychanalytiques, étudier l'histoire sociale des rapports entre les sexes, chercher en quoi l'anthropologie pouvait permettre des raccords avec des problématiques plus générales (prohibition de l'inceste, phénomènes de sorcellerie, règles matrimoniales), tenter enfin de construire un début de théorie de l'identité, qui fasse de cette notion autre chose qu'un inconsistant fourre-tout. Mais les mises en forme théoriques, les passerelles avec les différentes traditions disciplinaires, intervinrent toujours après que la fiction eut frayé le passage.

C'est que la littérature est, par excellence, une technique de construction de l'empathie entre auteur, personnages et lecteurs. Et l'empathie, c'est ce qui est au principe de l'intuition, laquelle permet de savoir, sans l'aide de la théorie, ce qui est pertinent, ce qui touche juste, ce qui sonne vrai: la théorie vient ensuite, qui permet de donner un «sens» rigoureux — au sens de signification — à ce «sens» premier — au sens de ce qui est ressenti — qu'est le sentiment, la sensation, l'émotion. Pour les sociologues qui procèdent d'abord par intuition, plus que par raisonnement logique ou par positionnement épistémologique (et ce de façon nullement exclusive: il s'agit simplement de moments plus ou moins privilégiés, plus ou moins moteurs pour la recherche), la littérature n'est pas une coquetterie, une fantaisie, voire une facilité, un petit

snobisme de gens cultivés, comme semblent le penser les gens «sérieux», pour qui «littérature» signifie «littérature sociologique», c'est-à-dire textes doctrinaux, et pour qui se fier à l'intuition, c'est travailler «salement», comme le disent les aînés aux cadets trop entreprenants lorsqu'ils veulent les casser. Non: la littérature est une donnée à prendre au sérieux, un outil méthodologique, un instrument heuristique. Ce ne sont pas seulement, comme disait Freud, les poètes qui sont «nos alliés»: ce sont aussi, et sans doute beaucoup plus de nos jours, les romanciers.

Un livre réussi — roman ou essai —, qu'est-ce d'autre au fond qu'une voie de communication entre les inconscients, inscrite dans une forme collectivement acceptable? C'est pourquoi cette expérience m'a amenée à souhaiter pratiquer plus souvent, en tant que sociologue, la «remise de soi» au pouvoir de la littérature, de même que l'analysant pratique la remise de soi au travail de l'inconscient par la médiation de l'analyste. Il m'arrive même d'imaginer — pourquoi pas? — que la recherche en sciences sociales pourrait ainsi, par un recours méthodique à la littérature, se rééquilibrer, privilégiant un peu moins la soumission à la tradition scolastique et un peu plus la création sociologique.

Nathalie HEINICH
 Chercheur
 CNRS (Groupe de sociologie politique et morale)
 Paris

Résumé

En racontant l'histoire de l'écriture d'un livre ayant pour terrain la littérature, cet article tente de mettre en évidence les différentes catégories d'obstacles (non seulement conceptuels mais aussi institutionnels, relationnels et affectifs) qui se dressent au cours de l'élaboration d'un travail de recherche, ainsi que, parallèlement, les moyens qui permettent de les surmonter. Parmi ces moyens le matériau même du livre — à savoir la littérature — a compté parmi les plus puissants, en ouvrant les voies de réflexion, en débloquent les résistances, en éclairant les points aveugles. Il en ressort que, à l'encontre d'une conception «académique» de la division des disciplines et des catégories de compétences, la proximité est sans doute beaucoup plus grande qu'on ne croie entre la dimension conceptuelle de la description sociologique de la réalité et la dimension intuitive et affective de sa mise en forme imaginaire par la littérature. Et si le romancier est, souvent, en prise directe avec l'inconscient, il n'est pas incongru de penser que le sociologue peut l'être aussi — ou du moins le devrait.

Mots-clés: sociologie, littérature, livre, roman, identité, femme, introspection, psychanalyse, mythe, œdipe féminin.

Summary

In telling the story of writing a book about literature, this article draws attention to the various categories of obstacle (not only conceptual, but also institutional, relational, and affective) that arise while working on a research project and, at the same time, the ways of overcoming them. Included in the latter, the book's material — i.e., literature — was among the most powerful by opening paths of reflection, overcoming resistances, and casting light on blindspots. It is shown that, contrary to an academic conception of the division of disciplines and categories of skills, there is a much greater proximity than one would think between the conceptual dimension and the sociological description of reality and the intuitive and affective dimension of its literary construction. And if the novelist is often in close touch with unconscious, it is not inconceivable to think that the sociologist can be, or at least should be, in touch with it as well.

Key-words: sociology, literature, book, novel, identity, woman, introspection, psychoanalysis, myth, feminine oedipus.

Resumen

Contando la historia de la escritura de un libro que aborda la literatura, este artículo intenta poner en evidencia por un lado las diferentes categorías de obstáculos (no solo conceptuales sino también institucionales, relacionales y afectivos) que aparecen durante la elaboración de un trabajo de investigación, así como, por otro lado, trata de mostrar paralelamente los medios que permiten superarlos. Entre esos medios, la materia misma del libro — es decir la literatura — ha aparecido entre los más poderosos, abriendo las vías de la reflexión, desbloqueando las resistencias, iluminando los puntos ciegos. Se desprende que, en contra de una concepción académica de la división de disciplinas y de las categorías de competencia, la proximidad es sin duda mucho más grande de lo que se cree entre la dimensión conceptual de la descripción sociológica de la realidad y la dimensión intuitiva y afectiva de su elaboración imaginaria en la literatura. Y si el novelista está, a menudo, en contacto directo con el inconsciente, no es incongruente pensar que el sociólogo puede estarlo también o al menos debería.

Palabras claves: sociología, literatura, libro, novela, identidad, mujer, introspección, psicoanálisis, mito, edipo femenino.